



## GUERRE ET PAIX

### Mémoire de Xonrupt-Longemer

**Jean-Pierre MICHEL**  
Professeur Émérite

03 04 2121

### Le contexte

Après les bombardements de 1940, qui ont fait quelques victimes dans la vallée de Xonrupt-Longemer, la plus grande partie de la deuxième guerre mondiale s'est passée plutôt calmement. Les troupes de choc allemandes sont venues s'entraîner dans la neige en prévision de la campagne de Russie, mais elles sont parties en janvier 41. Quelques hommes du village ont été retenus prisonniers en Allemagne, comme dans bien d'autres endroits, mais n'ont pas subi de violences particulières durant leur captivité.



*Vue de Xonrupt avant la guerre*

C'est à partir de 1944 que les événements prennent une tournure tragique.

Le 1<sup>er</sup> septembre, plusieurs jeunes rejoignent le maquis de La Bresse. Le 3 septembre, Himmler décide de réquisitionner les hommes pour travailler à Longemer. Il s'agissait de creuser des tranchées et de construire des barrages sur le lac et les ruisseaux, afin d'inonder la vallée pour retarder l'avancée des troupes alliées. La deuxième partie du projet était ridicule, compte tenu de la géographie des lieux. Sous prétexte de la faiblesse de la main d'œuvre fournie, les Allemands imposent à la commune de leur verser, dans les quatre heures, une amende de 200 000 Francs (environ 38 000 Euros actuels), sous peine de représailles graves !

Les convois militaires allemands se succèdent, jour et nuit, en direction de l'Alsace. "Ca sent la débâcle", comme disaient certains. Les Allemands sont en rage. Au cours de leur retraite à travers la France, ils volent des chevaux, des harnais et du fourrage. Vers le

20 septembre, une mauvaise nouvelle se propage : le maquis a été encerclé et neuf Xonruptéens ont été tués, fusillés après l'attaque. Un de mes oncles a réussi à s'échapper. Jusqu'à la fin de sa vie, il parlera des balles qui sifflaient à ses oreilles, et qui soulevaient des mottes de terre autour de lui. C'est sans doute à ce moment-là qu'il a battu le record de vitesse en course à pied ! Le 30 septembre, les animaux de notre ferme sont réquisitionnés. Il faut les conduire jusqu'au col du Herrenberg, au sud du Rainkopf. Ceux qui sont épuisés sont abattus sur place et dépecés.

En octobre, les Allemands commencent à faire sauter les ponts, tout en continuant le pillage.

Ensuite, les destins de certains habitants de la vallée divergent : les hommes d'une part, les femmes et les enfants d'autre part. Les premiers sont emmenés vers un Est inconnu, et les autres vers un Ouest proche, Gérardmer.

### Déportation des hommes

Le 8 novembre 1944, les 32 hommes de la commune, entre 17 à 50 ans, dont mon père, sont enfermés dans l'usine de tissage. Ils partent le lendemain matin, à pied, pour Munster. Il neige et certains n'ont que des sabots. Ils sont encadrés par des soldats SS, bien armés. Sage prudence, car les routes ne sont pas sûres. Ils sont accompagnés de chiens. Ces animaux sont peu joueurs mais remarquablement obéissants pour peu qu'on leur parle dans la langue de Goethe et de Schiller.

Les hommes arrivent à Munster à 14 heures et reçoivent des vivres pour trois jours. Ils sont embarqués à 20 heures dans un train vers l'Allemagne. On les éloigne ainsi de leur village pour qu'ils ne puissent pas rallier les troupes libératrices. Ils arrivent à Karlsruhe le lendemain à 9 h sous les bombardements aériens des alliés. Ils auraient dû être emmenés à Dachau pour un aller sans retour mais les installations ferroviaires avaient été détruites. Le voyage s'arrête donc là.

Alors que faire de ces gens-là ? Rien n'a été prévu à Karlsruhe pour des personnes déplacées. Comme ils savent tous manier le passe-partout et la hache, on leur affecte des tâches de bûcherons. On les emmène dans un village voisin, Eggenstein, à six kilomètres de la

ville. Ils s'installent pour les premières nuits dans les vestiaires de l'équipe de foot locale, charge à eux de se construire une cabane dans la forêt. Pour la nourriture, ils vont à la Croix Rouge, midi et soir, où ils reçoivent de l'eau chaude avec deux carottes et des morceaux de rutabagas. Sous la direction d'un Allemand de 75 ans, trop vieux pour combattre, ils abattent des arbres. Le rendement est comme les repas, maigre. S'étant aperçus qu'il y avait de "la perte au feu" dans la préparation des repas, ils demandent qu'on leur donne leur part de légumes pour qu'ils les cuisinent eux-mêmes. Quelques lapins, capturés à l'aide de collets, améliorent l'ordinaire. Pendant peu de temps car il leur a été rappelé que le braconnage par des déportés était puni immédiatement de la peine de mort. Ils passent donc à autre activité, moins risquée : le troc. Le village n'étant plus peuplé que de femmes seules, ils font des balais de genêts, des fagots de bois et des bagues avec des pièces de dix pfennigs qu'ils échangent contre des pommes de terre, parfois une bande de lard.

Les bombardements sont de plus en plus fréquents. Les déportés n'intéressent plus grand monde, ils travaillent de moins en moins. Le soir de Noël, ils décoorent un sapin de boîtes vides et chantent la Marseillaise. Le 5 février, un avion anglais explose en vol, descendu par la DCA. Les jambes du pilote sont accrochées dans un pin. Les Allemands ne veulent pas qu'on y touche. Le lendemain matin, l'arbre est quand même abattu et les jambes enterrées... sans suite. Le lendemain trois autres corps sont découverts. On prend leurs parachutes pour la toile et les cordes, des cigarettes, du chewing-gum, des bonbons et des devises de différents pays. Les morceaux des hublots de l'avion serviront à embellir les bagues. Quelques bonnes nouvelles : "10 000 morts à Pforzheim le 1<sup>er</sup> mars", le moral remonte. Plus les jours passent et plus les avions alliés lâchent de bombes, la nuit, mais aussi le jour. Le 15 mars, une bombe incendiaire fait quelques dégâts dans la cabane. Pour éviter les méprises, les occupants bricolent un drapeau tricolore qu'ils déploient sur le toit... sans suite.

Pendant deux jours, plus de nourriture... on arrête le travail, deux jours de grève... Tout se passe comme si de rien n'était. Cette déportation, qui aurait dû être un drame, se transforme en opérette. Le 28 mars, des soldats allemands apportent la soupe du soir et viennent manger avec les Vosgiens. Le 30 mars, ils abattent un cheval et le partagent largement.

On est maintenant dans le théâtre de Labiche "Embrassons- nous, Folleville". Le 3 avril 1945, les déportés sont réveillés par des cris "C'est la quille !". Ce sont des soldats français de la 1<sup>ère</sup> armée, sales et affamés, qui leur annoncent leur libération. Le lendemain, tout le monde cherche un vélo et "en route

vers Xonrupt". Au pied du col de la Schlucht, coté alsacien, "On ne passe pas ; le col est miné". Tant pis, on passe par le col du Bonhomme. Un soldat français, originaire de Gérardmer, leur annonce que leur village a été rasé. Tous l'ignoraient. En voilà, une nouvelle !

## Déplacement des femmes et des enfants

Le 10 novembre 1944, jour du départ de la déportation des hommes, ordre est donné à la population civile d'évacuer la commune dans les 24 heures. Ce qui est fait dans une neige épaisse, chacun ayant entassé sur une luge ses biens les plus précieux. Pas tous : les Allemands réquisitionnent les instruments de la fanfare du village, dont le saxophone de mon père. Encore une autre victime de guerre !

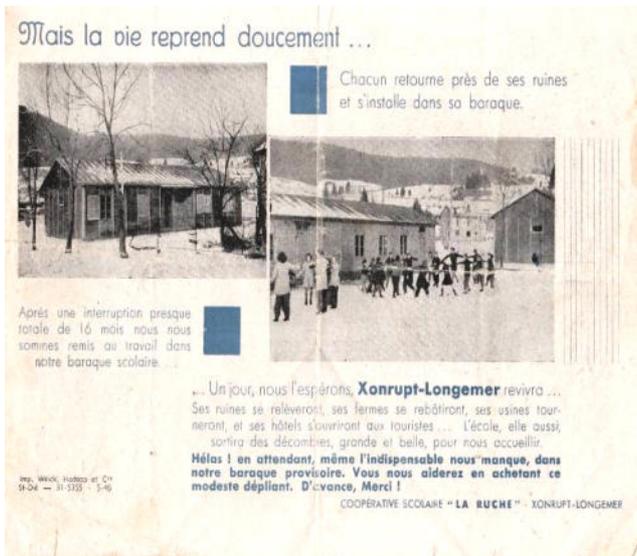


*La fanfare de Xonrupt, en 1931.*

*Racheter un instrument après la guerre était impossible ; la musique s'est donc arrêtée en novembre 44. Il en a été de même pour la bibliothèque municipale ; elle n'est jamais ressuscitée.*

Il fait un tel temps de chien que beaucoup doivent abandonner leur luge sur le bord de la route. Quelle est la raison de ce déménagement ? Les Allemands avaient décidé la politique de la terre brûlée. Un carré d'habitations de 100 m de côté devait être préservé au centre de Gérardmer pour héberger les habitants des deux communes. Chacun cherche un parent ou un ami pour l'abriter. On s'entasse dans les maisons. La surface moyenne est de 2 mètres carrés par occupant ; invivable ! Les 15, 16 et 17 novembre, toutes les maisons inoccupées brûlent. Le 19, c'est la libération par les troupes de la 1<sup>ère</sup> armée française (2<sup>ème</sup> spahis de la 3<sup>ème</sup> division d'infanterie algérienne).

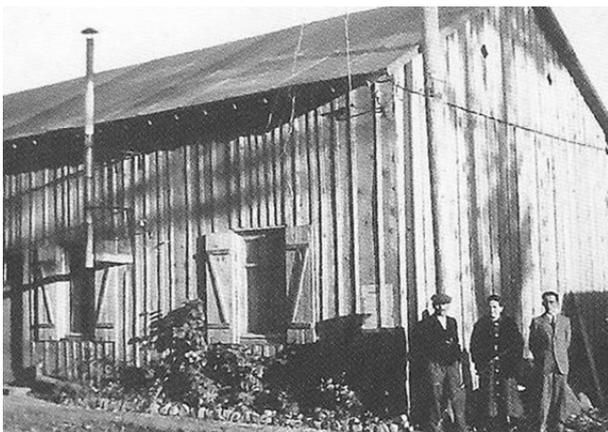
Dès la libération, chacun cherche à s'enfuir. Soit, en allant chez des parents ou amis habitant, par exemple, à Rambervillers, ou à Vecoux, soit en retournant dans sa remise, généralement épargnée par le feu, à Xonrupt (c'est notre cas), soit en construisant un abri sommaire sur les ruines de sa maison dès que les maris sont rentrés de déportation. Les enfants, proches du certificat d'études restent à Gérardmer pour leurs études. L'école de Xonrupt, détruite, est fermée pour 16 mois.



Page du dépliant vendu au profit de la coopérative scolaire. Elle montre les locaux scolaires d'après-guerre.

## Retour à la vie civile à Xonrupt

Il a fallu construire des baraquements provisoires pour loger hommes et bêtes (presque tous les hommes sont ouvriers-paysans). Cette tâche a été réalisée au printemps 46. Ces "provisaires" comportaient, au rez-de-chaussée, une moitié habitation, cuisine et trois pièces et une moitié "agricole" pour les animaux. Tout l'étage était consacré au grenier à foin. Les murs du rez-de-chaussée étaient constitués d'une double paroi en planches distantes de 10 centimètres. Les planches n'étant pas jointives, il fallait mettre, à l'extérieur, un revêtement en papier goudronné. Au niveau du grenier, il n'y avait qu'une seule épaisseur de planches mais c'est mieux pour l'aération du foin.



Partie droite d'une baraque agricole typique. Au rez-de-chaussée, la partie habitation ; au-dessus le grenier à foin. "C'no mi bé beil, mâ ço chie no !" "Ce n'est pas bien beau mais c'est chez nous !"

Sur chaque baraque était apposée une plaque d'immatriculation. A l'état neuf, c'était la seule note de couleur.



Plaques d'immatriculation du MRU (Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme) de deux baraques, une neuve et une usagée. MAR signifie Marchal, concepteur.

Le mobilier était constitué principalement de récupération, sauf un buffet et une table, donnés par l'État. Ils avaient été dessinés par un designer, René Gabriel (1899-1950) qui, comme Jean Prouvé, avait pour devise "simple beau et pas cher". De loin le plus important c'était le fourneau "de quatre pots". Il fonctionne toute la journée pour la cuisine et le chauffage de la baraque, toutes les portes intérieures restant ouvertes. On le charge en bois par le haut.



Fig. 5 : Buffet attribué aux sinistrés, créé par le designer René Gabriel.



Fig. 6 : Un fourneau "de quatre pots", avec trois pots.

Aucun confort, juste l'électricité pour l'éclairage. Du 110 Volts avec des fils en aluminium de mauvaise qualité qui cassaient sans cesse ; suite à la fabrication de munitions pendant la guerre, il y avait pénurie de cuivre. L'eau arrivait, depuis la source, près de la baraque par des tuyaux en bois percés à la main.



Fig. 7 : Etabli pour forer les tuyaux d'eau en bois  
(photo du net)

Nous n'avions pas "l'eau sur l'évier" (en fait, nous ne l'avons jamais eue), même si nous disions parfois : "Nous avons eu l'eau sur l'évier en 47, grâce aux inondations" ; ce n'était qu'une plaisanterie.

Dans un habitat dispersé au milieu d'un environnement détruit, la baraque de sinistré était pour chaque enfant un havre de paix, son troisième parent, en quelque sorte. Le logement était gratuit mais il fallait rembourser les emprunts de l'achat de l'ancienne maison. "Nous payons pour des cendres" disait-on dans la plupart des familles. La reconstruction n'était qu'un espoir lointain et incertain. Elle est arrivée pourtant en 56 (avec l'eau sur l'évier). Merci, la Quatrième République ! La baraque a ensuite été occupée par des gens avec peu de moyens : un jeune couple, un vieux vivotant de la retraite agricole, une pied-noir spoliée et expulsée d'Algérie en 62. En 63, Xonrupt se découvrant une vocation touristique, l'Administration a décidé de supprimer les baraques, ces verrues. Une transaction a eu lieu. Nous l'avons achetée 1 040 Francs, soit 1 500 Euros d'aujourd'hui. Nous avons supprimé la moitié de la partie habitation : elle pouvait s'appeler "hangar agricole" et durer. Elle a servi à cet usage pendant 23 ans. La partie amputée a immédiatement intéressé l'équipe de tournage du film "Les grandes gueules" qui l'a utilisée pour reconstituer (partiellement) l'habitation de la scierie du film. Elle a donc eu comme derniers locataires, Lino Ventura, Bourvil et quelques autres avant de brûler dans l'incendie final. Gloire éphémère puisqu'elle ne figure même pas au générique.

## Prolongations de la guerre

La guerre s'est prolongée longtemps et pas seulement dans les mémoires. Au titre des dommages de guerre, l'Allemagne a redonné une centaine de vaches au village, dont deux pour nous. On pouvait revivre. Quelques années plus tard, mon père nous annonça qu'un ami venait d'amener une vache à l'abattoir, la première du lot. Refusée ! Pour cause de tuberculose, impropre à la consommation, valeur nulle. Puis une deuxième, puis trois. Tout le monde tendait le dos. Des tests ont été effectués. Toutes les vaches étaient tuberculeuses. La ruine ! Pas question d'en racheter, trop cher. La solution : des vaches "de pension". Un marchand de bestiaux prêtait les vaches. Le lait était pour nous, le veau annuel pour lui. Apparemment, on peut boire du lait de vaches tuberculeuses pendant des années sans attraper la maladie. La contagiosité, une légende ?

Question au lecteur : la tuberculose des vaches était-elle une ultime vengeance de fonctionnaires nazis ou la malchance à l'état pur ? Je n'ai pas la réponse.

Les abords du village étaient truffés de mines. Il nous était interdit d'aller jouer dans certains bois, jugés trop dangereux. Il y avait deux sortes de mines : anti-personnelles et antichars, toutes enfouies dans la terre. Les premières étaient majoritairement en bois pour éviter leur détection. Nous en avons gardé quelques-unes comme boîtes de vis ou de pointe ; des centaines d'autres nous ont servi à allumer le feu.



Boîte de mine anti-personnelle allemande, en planchette de hêtre et contreplaqué. Celle-ci s'est reconvertie en boîte de pointes lors de son passage à la vie civile.

Les mines antichars n'étaient pas directement dangereuses pour les personnes. On pouvait marcher dessus sans danger. Ce n'était pas le cas des chevaux. Ci-dessous un extrait du Gérardmer Républicain du 14 aout 1948 :

*Un cheval saute sur une mine antichar à Xonrupt. Vendredi matin, alors que M. Eloi Clair débardait du bois pour le compte de M Thiriet à Corcieux, son cheval mit le pied sur une mine antichar qui explosa. Le cheval fut littéralement déchiqueté. M. Eloi Clair et ses compagnons n'étaient qu'à 1m50 du cheval lorsque celui-ci sauta, leur évitant ainsi une mort atroce.*

Les grenades à fragmentation étaient les plus dangereuses. Beaucoup les démontaient en dévissant la poignée puis en vidant la poudre. Le corps de la grenade, très lourd, servait de vase pour une fleur séchée. Très décoratif... ça changeait de la fleur au fusil.



*Grenade à fragmentation.*

Il régnait dans l'esprit des gens un tel dégoût de la guerre que tout ce qui ne pouvait pas être utile était jeté. L'idée de collectionner, ou pire de thésauriser, était insoutenable.



*Baïonnette reconverte en tournevis.*



*Carte d'alimentation J1, valable jusqu'en 1949.  
Que puis-je faire des tickets restants ?*

Nous étions pauvres, voire très pauvres, mais tous l'étaient dans le village. Nous étions pauvres comme monsieur Jourdain était prosateur. Le seuil de pauvreté actuel correspond à un niveau de vie élevé que nous ne pouvions même pas imaginer. Si on n'a pas faim, l'enfance est presque toujours gaie. Or, nous n'avions pas faim. La meilleure preuve est qu'il me reste des tickets de rationnement.

## En guise de conclusion

Que nous est-il resté de cette tranche d'histoire ? Une culture du travail, une grande résilience et une forte conviction européenne (si nous ne l'avions pas, qui l'aurait ?).

Et Xonrupt ? Il a été reconnu comme village martyr. Le 11 novembre 1948. Le secrétaire d'État aux Forces Armées "Guerre", Max Lejeune a cité Xonrupt à l'ordre de la nation :

*"La commune de Xonrupt-Longemer, située dans la zone de feu durant la guerre 1914-1918 a été en juin 1940 le théâtre de violents combats d'arrière-garde. Elle a vu la mort au combat de plusieurs de ses enfants, la déportation de ses habitants, puis l'évacuation forcée du reste de sa population.*

*Son attitude courageuse et sa participation à la résistance lui valurent de dures représailles dont une destruction systématique quasi-totale.*

*18 tués, 4 blessés, 50 déportés, 169 immeubles détruits ou endommagés, la plupart incendiés par l'ennemi. Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec étoile d'argent.*

Une remise officielle de la décoration aurait dû avoir lieu quelques temps plus tard. Seulement, le 19 janvier 1950, le tribunal militaire de Paris, dans sa grande mansuétude, a acquitté les généraux allemands responsables de l'incendie de 44. Les élus, sous la pression de la population refusèrent la manifestation. Finalement, un Xonruptéen d'adoption, président d'anciens combattants, recolla les morceaux en 1997 et la croix de guerre fut remise au Maire à l'occasion d'un congrès des anciens d'Indochine dans l'indifférence... générale.

## Bibliographie

- André Doridant "Journal d'un déporté de Xonrupt en Allemagne". Non publié, communication privée.
- Nicole Chabert "Le feu dans les maisons ; journal août-novembre 1944". Editions Alsatia ; 1946.
- Archives municipales de Xonrupt.

Et pour le titre... Léon Tolstoï